

ainsi, disait-on, près de 10,000 livres sterling ou 250,000 francs de rente. « Ma seule ambition, dit-il, est de servir l'humanité; ma plus belle récompense sera d'avoir fait du bien à mes semblables. » Il ne voulait pas, par un brevet, mettre un obstacle à la diffusion rapide de son appareil. Il agit semblablement lorsque, pour empêcher les navires doublés de cuivre d'être rongés par l'eau de mer, il leur appliqua des clous en fer convenablement espacés.

Cuvier a résumé en quelques mots les services habituels qu'il rendait à son pays : « On lui commandait une découverte comme à d'autres une fourniture, » a dit notre grand géologue.

Davy était devenu l'inventeur populaire, capable de tout découvrir, pour lequel la nature n'a plus de secret. Byron rapporte dans ses Mémoires que, pendant le séjour de Sir Humphry Davy à Ravenne, une dame du grand monde témoigna le désir

que l'illustre chimiste lui procurât une pommade propre à noircir ses sourcils et à les faire croître sur une ligne épaisse et régulière ! On ne doutait plus de rien !

Dans l'automne de 1813, par permission spéciale de l'empereur Napoléon, il traversa la France et se rendit en Suisse et en Italie, accompagné du jeune *Faraday*, son préparateur, dont il avait deviné le génie. Ce voyage fut renouvelé par lui, en 1818, pour des raisons de santé. En 1825 et en 1828, il revint aux Alpes et aux lacs. C'est dans ces voyages que furent élaborés les dialogues qu'on va lire.

Une particularité de la vie scientifique de Sir Humphry Davy, qui ne doit pas être oubliée, c'est la série d'expériences personnelles qu'il fit sur la nature des gaz. A la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, la mode était aux fluides et aux gaz; il y avait des établissements où l'on venait respirer certaines vapeurs,

dans l'idée qu'elles devaient régénérer le sang et perpétuer la santé. Davy commença précisément sa carrière scientifique par être attaché, dès 1779, à un établissement de ce genre, l'institution pneumatique du docteur Beddoes, à Clifton. Il était alors âgé de vingt et un ans. Certains gaz étaient considérés comme éminemment délétères et morbifiques : on voulait tout expliquer par le même système. Le *protoxyde d'azote* était, dans une opinion dominante, regardé comme le principe immédiat de la contagion, et comme devant produire les plus terribles effets si on le respirait même en quantité minime, ou même en l'appliquant simplement sur la peau ou sur les fibres musculaires.

Le jeune Humphry Davy eut le courage de vouloir expérimenter sur lui-même l'action de ce gaz, afin d'en juger directement, et ne craignit pas de le respirer, d'abord en une seule aspiration, la se-

conde fois en plusieurs. Des effets extraordinaires se produisirent en lui pendant ces singulières expériences. Un jour même il perdit tout rapport avec le monde extérieur. Des images inconnues passèrent devant son esprit. Il fut quelques instants dans l'attitude d'un voyant inspiré.

Mes émotions, dit-il, étaient celles d'un enthousiasme sublime : pendant une minute je me promenai dans la chambre, parfaitement indifférent à tout ce qu'on me disait. Ayant recouvré mon état normal, je me sentis entraîné à communiquer les découvertes que j'avais faites pendant mon expérience. Je fis des efforts pour rappeler mes idées ; elles étaient faibles et indistinctes ; elles éclatèrent tout à coup par cette exclamation, prononcée avec le ton d'un inspiré qui a confiance en ses paroles : « *Rien n'existe que la pensée ; l'univers se compose d'impressions, d'idées, de plaisirs et de peines.* »

Les expériences de Davy eurent un immense retentissement, remarque à ce propos le docteur Hæfer. « On s'en exagéra d'abord la portée : les plus enthousiastes voyaient déjà dans l'emploi du *gaz hilarant* un moyen de varier les jouissances uniformes de la vie. Le nom de Davy devint bientôt populaire sur le continent; chacun voulait respirer le gaz auquel on attribuait le singulier pouvoir de mettre les uns dans une extase délicieuse, et d'asphyxier les autres au milieu d'un rire inextinguible. »

Le jeune chimiste ne s'en tint pas à ses expériences sur le protoxyde d'azote; il essaya encore d'autres gaz sur lui-même. La respiration de l'*hydrogène* ne produisit dans le premier moment aucun effet sensible; mais au bout d'une demi-minute, il eut de la difficulté à respirer. L'oppression augmenta au point de le forcer à cesser l'expérience. Il n'avait éprouvé aucun

vertige; le pouls était faible et accéléré; les joues étaient devenues pourpres. — La respiration de l'*azote*, mêlé d'un peu d'acide carbonique, détermina à peu près les mêmes symptômes.

Voici l'effet que produisit sur lui le *gaz d'éclairage* (hydrogène bicarboné). La première inspiration rendit la poitrine presque insensible, les muscles pectoraux paraissant en quelque sorte paralysés. Après la seconde inspiration, il perdit la faculté de percevoir les objets du monde extérieur, avec un vif sentiment d'oppression. Pendant la troisième inspiration, ce sentiment fut suivi d'une prostration qui lui laissait à peine la force nécessaire pour ôter de la bouche le tuyau par lequel il faisait ses inspirations. Il reprit peu à peu ses sens, et, comme s'il venait de sortir d'un rêve, il dit d'une voix affaiblie : « Je ne pense pas mourir. »

Sir Humphry Davy n'était pas d'une

constitution robuste, et sa vie entière s'écoula dans un état valétudinaire perpétuel. On conçoit que ces expériences téméraires n'étaient pas faites pour rétablir en lui les conditions normales de la santé. Il est possible d'ailleurs que son état maladif et son extrême sensibilité nerveuse aient été plus favorables que nuisibles à l'expression originale des facultés intimes de sa pensée.

Héros du travail, l'éminent chimiste s'était créé par lui-même sa position supérieure et sa renommée scientifique. Né en 1778 à Penzance, petite ville du comté de Cornouailles, en Angleterre, il avait passé les premières années de sa jeunesse chez un pharmacien de son pays qui l'avait pris comme apprenti. Là, par une belle saison de bains, il avait fait la connaissance de Grégoire Watt, fils de l'inventeur de la machine à vapeur. Tel avait été le commencement de sa véritable carrière.

A l'aide de tubes de baromètres, achetés à un marchand ambulancier, de vieux tuyaux de pipe et d'une.... osons dire le mot puisque Davy en a tiré si bon parti... à l'aide d'une seringue, il avait confectionné les premiers appareils de ses manipulations chimiques, et inauguré la série d'études qui devaient le conduire aux résultats si brillants qui inscrivent aujourd'hui sa gloire au fronton du Panthéon de notre siècle.

Nous venons de suivre Humphry Davy dans sa carrière scientifique et expérimentale. Terminons cette présentation par un coup d'œil sur son caractère philosophique.

Rien de plus instructif que le développement graduel d'un esprit d'élite : débutant par le raisonnement froid, incisif, en quelque sorte mathématique du matérialisme, il finit généralement par aboutir à un spiritualisme éclairé. Voici comment Davy raisonnait à dix-huit ans : « La fa-

culté pensante a sa source dans les sens. Un enfant, quand il vient au monde, est sans idées, par conséquent il ne pense pas. Tous ses actes émanent de l'instinct. Excité par la faim, il va sucer le lait de sa mère ; il ne diffère en rien du plus stupide des animaux, si ce n'est qu'il a davantage besoin de secours. Il ne possède que de faibles perceptions ; son attention ne s'éveille qu'avec peine ; sa mémoire est à peu près nulle ; et il ne retient les idées qu'à force de les entendre répétées. A mesure que l'enfant avance en âge, ses nerfs et son cerveau deviennent plus forts, la perception devient plus vive, et la mémoire plus tenace. Le jugement résultant de la perception et de la mémoire commence à se montrer ; la raison se développe à son tour ; enfin l'homme apparaît avec les caractères de son intelligence. Après que les facultés mentales ont atteint le summum de leur développement à l'âge viril, elles com-

mencent à décliner et rétrogradent vers l'enfance. Il suit de là, avec une indiscutable évidence, que la faculté pensante ne reste pas constamment la même. Or, ce qui n'est pas constant est naturellement variable, et ce qui varie est mortel et matériel. La force corporelle et la force pensante commencent l'une et l'autre à croître depuis zéro pour revenir, après un certain développement, à leur point de départ. La faculté de penser n'est qu'une propriété du cerveau.»

Il est impossible de mieux faire ressortir le parallélisme du corps et de l'esprit, qui fût, en tout temps, le principal argument du matérialisme.

Or, voici ce qu'il écrivait à cinquante ans : « On essayera vainement d'expliquer comment le corps est uni au sentiment et à la pensée. Les nerfs et le cerveau y interviennent sans doute ; mais dans quel rapport ? Voilà ce qu'il est impossible de dire.

A juger par la rapidité et la variété infinie des phénomènes de la perception, il paraît extrêmement probable qu'il y a dans le cerveau et dans les nerfs une substance infiniment plus subtile que tout ce que l'observation et l'expérience y font découvrir, et que l'union immédiate du corps avec l'âme, avec la pensée, a lieu par l'intermédiaire de certains fluides éthérés, insaisissables par nos sens, et qui sont peut-être à la chaleur, à la lumière, à l'électricité ce que celles-ci sont aux gaz... Je n'ai aucune prétention d'établir à cet égard une théorie absolue, et je suis loin d'admettre l'hypothèse de Newton, qui place la cause immédiate de nos sensations dans les oscillations d'un milieu éthéré. Cependant, il ne me paraît pas improbable que quelque chose du mécanisme si raffiné de la faculté sensitive, quelque chose d'indestructible n'adhère à l'être spirituel après la destruction de nos organes matériels,

après la cessation de la vie du corps. L'âme d'ailleurs est elle-même indépendante et immortelle.»

En comparant ces idées avec celles que Davy avait à dix-huit ans, on voit quelle révolution s'était opérée en lui, par la maturité de la réflexion : du matérialisme le plus affirmatif il était arrivé au spiritualisme éclairé qui caractérise tous les hommes de génie, les vrais bienfaiteurs de l'humanité ! Voilà les véritables grands hommes : les savants scrutateurs de la nature, dont le jugement solide applique incessamment les découvertes de la science à la philosophie progressive. Honorons ces esprits d'élite, et renversons de leur trône séculaire les conquérants, les souverains de l'épée, trop longtemps respectés par l'histoire, pour mettre à leur place les souverains de la pensée, les esprits bons et supérieurs. Assez longtemps nous nous sommes inclinés devant la force brutale ; assez

longtemps l'humanité s'est trompée dans son appréciation de la grandeur : la valeur humaine n'est constituée ni par le sabre, ni par l'or, mais uniquement par l'intelligence, par l'application de la raison instruite au progrès des âmes ! Dans l'apothéose de ces hommes véritablement utiles, notre savant auteur mérite d'occuper l'une des premières places.

Esprit inventif, raison judicieuse et profonde, sentiments délicats et poétiques, aspirations élevées : ces qualités rarement réunies se trouvaient en mutuel accord dans cette âme supérieure. Davy eût été grand dans quelque direction que sa carrière se fût engagée. S'il n'eût été un grand savant, il eût été un grand poète. Le présent ouvrage témoignera peut-être même que, comme Kepler, il était à la fois savant, philosophe et poète.

Un dernier mot encore. Sir Humphry Davy a rédigé le présent ouvrage : *Les Der-*

niers Jours d'un Philosophe, consolations en voyage, dans le courant de l'année 1828, pendant ses pérégrinations de valétudinaire. Il y travaillait encore, à Florence et à Rome, dans l'hiver de 1828-1829 ; et en Suisse, au commencement du printemps. Mais sa santé minée par le travail déclinait rapidement. Arrivé à Genève, il s'y reposa pour la dernière fois. Le 30 mai 1829, vers une heure du matin, au milieu du silence d'une belle nuit étoilée réfléchie par le lac profond, son âme brisa les derniers et faibles liens qui la rattachaient à la terre et retourna à la vie céleste. — John Davy, frère de l'illustre chimiste et auquel on doit la publication posthume de ses œuvres, était accouru d'Angleterre ; mais il ne put recueillir que son dernier souffle. Le corps mortel de notre savant penseur est resté là où il s'éteignit ; et le voyageur, dont le pas silencieux vient fouler l'herbe du cimetière de la ville, peut encore voir

aujourd'hui, à côté du tombeau du naturaliste Pictet, une modeste pierre tumulaire¹ déjà cachée par les plantes rampantes. En écartant ces plantes, on peut lire, creusé dans la pierre, ce seul et grand mot : SPERO. — *J'espère!* Tel pourrait être aussi le dernier mot de ce livre : il en résumerait toute la philosophie religieuse.

Paris, 30 mai 1869.

1. Cette pierre simple et modeste, a été remplacée depuis par un monument élevé, sur lequel les titres scientifiques et mondains de l'illustre chimiste sont profondément gravés dans le marbre. Ce tombeau plus éclatant, et en apparence plus digne de la renommée de sir Humphry Davy, est peut-être moins en rapport avec le caractère de l'homme qui s'est éteint sur ce rivage. Non loin de là, la pierre tumulaire nue et abrupte du tombeau de Calvin a mieux gardé, au milieu de l'herbe silencieuse, la philosophie de la mort.

Janvier 1872.

PREMIER DIALOGUE

LA VISION